

Open Studios - Artistes en résidence

marta ferro



**villa
arson**

6 mars 2025

Galerie Provisoire

nice

Fr

Marta Ferro est une artiste italienne basée à Milan, dont la recherche explore la relation entre la figure humaine et l'abstraction picturale. En examinant le lien entre matérialité du corps et pensée abstraite, son travail déconstruit le corps en signes pré verbaux et gestuels pour analyser les processus mentaux qui contribuent à créer une image. Elle a souvent recours à des pratiques automatiques liées au mouvement et à l'improvisation rythmique et utilise les signes et les lignes comme une forme de chorégraphie personnelle.

Marta Ferro est lauréate du Nouveau Grand Tour, un programme de résidences pour les artistes de moins de trente ans, coordonné par l'Institut Culturel Italien de Paris.

Gil Lekh: Marta, pouvez-vous nous parler de votre parcours artistique, de vos débuts en Sicile à votre installation à Milan ?

Marta Ferro: Je suis née à Palerme et j'ai grandi dans une petite ville de l'arrière-pays sicilien. Lors de ma première année de formation, j'ai étudié la chalcographie et la gravure à Palerme, puis j'ai déménagé à Milan pour me concentrer sur les nouvelles technologies, et j'ai principalement travaillé l'installation numérique, la photographie et la programmation. Ce changement était lié à une recherche que je menais autour du corps et du virtuel. Durant ces années, j'ai également pratiqué la danse et la performance.

G. L. : Votre travail se concentre sur la figure humaine d'un point de vue structurel, psychologique et anatomique. Qu'est-ce qui vous attire dans cette exploration ?

M. F. : Je pense que mon intérêt pour le corps humain a commencé parce que je cherchais, d'une certaine manière, une définition de moi-même. J'aime sa capacité à être une source inépuisable de formes et de significations tout en conservant une forte physicalité. J'ai été attirée par ce sentiment de circulation car il me permettait de dessiner la même chose plusieurs fois, à différents endroits et au même moment, questionnant ainsi la notion de présence. Ce processus m'a conduite à déconstruire la figure de manière à ce que le corps puisse se mouvoir sous forme de trace, me permettant ainsi de le développer plus librement en suivant les besoins naturels de mon intuition et de la ligne elle-même. En ce sens, on pourrait dire que l'usage « analytique » du dessin coïncide avec des trajectoires personnelles profondément psychologiques ou poétiques. C'est précisément cette tension qui me fascine.

G. L.: Marta, votre travail est profondément influencé par la répétition et l'automatisme. Comment ces pratiques ont-elles émergé dans votre parcours et quel rôle jouent-elles aujourd'hui ?

M. F. : La répétition a toujours été pour moi un outil d'exploration et de compréhension. Dès l'enfance, j'ai appris à dessiner en recopiant des images de magazines – des figures figées et stylisées qui m'attiraient pour quelque raison. Plus tard, j'ai compris que cet acte de reproduction était en réalité un processus d'identification : en copiant ces formes, je cherchais à me les approprier, à leur donner

une place plus intime dans ma perception.

Mais cette répétition n'est pas seulement un moyen de possession ; c'est aussi une technique de recherche. En copiant une figure à plusieurs reprises, je la mémorise et finis par la réinterpréter différemment. J'ai développé des automatismes, comme dessiner à l'aveugle ou utiliser des sources extérieures pour rythmer le mouvement. Parfois, j'intègre aussi l'écriture créative, ou bien j'efface et reconstruis sans cesse la même image jusqu'à ce que de nouvelles formes émergent de manière inattendue.

G. L. : Vous avez évoqué ce besoin d'identification à travers ces formes. Comment cette dimension s'articule-t-elle à votre recherche sur le corps et l'espace ?

M. F. : Il y a un paradoxe dans cette recherche. D'un côté, je suis fascinée par la manière dont les corps sont codifiés, que ce soit dans les médias, la peinture classique ou les postures figées de la sculpture antique. D'un autre côté, je ressens une distance avec ces représentations, comme si elles m'étaient imposées. Le dessin devient alors un outil à la fois d'émancipation et de mimésis : comme je l'ai dit, je choisis d'abord de les copier parce que je veux, d'une certaine manière, me sentir comme elles. Mais ensuite, le besoin de déconstruction surgit comme une nécessité formelle, issue d'un mouvement qui cherche à se libérer et à cesser d'imiter.

Les formes se rappellent les unes aux autres de manière répétitive, jusqu'à ce qu'une ligne ou une forme m'invite soudainement à faire autre chose, comme si elle évoquait tout à coup quelque chose de totalement différent. Je décide alors de la suivre et, à partir de ce moment-là, commence la phase de déconstruction et de transformation. C'est une manière de créer un alphabet personnel où les corps « échappent » à leur première définition imposée. En ce sens, la page blanche devient un terrain d'essais et de répétitions.

C'est aussi à ce moment-là que mon travail rejoint une dimension presque chorégraphique. Je ressens cette pratique comme un rituel d'échauffement et de relâchement, une manière de laisser la main trouver son propre rythme. J'ai beaucoup réfléchi aux méthodes d'entraînement physique et à la danse, en particulier à la façon dont un danseur chauffe son corps pour atteindre un état de disponibilité totale au geste.

G. L. : Vous avez également travaillé sur la relation entre le corps et l'architecture. Comment cette recherche a-t-elle évolué à la Villa Arson ?

M. F. : J'ai mené une recherche sur la manière dont l'architecture influence nos mouvements et nos perceptions à travers l'agencement des espaces et les matériaux. Je me suis particulièrement intéressée aux labyrinthes et au béton, notamment à la capacité de ce dernier à se modeler avec une grande facilité pour s'adapter à tous types d'usages et de styles. Je voyais dans cette qualité morphique un lien avec le labyrinthe, la façon dont nous nous déplaçons dans l'espace et la capacité à créer des formes à travers la processualité du mouvement.

J'étais curieuse d'entendre ce que les étudiants avaient

à dire à ce sujet, en lien avec leur expérience du lieu et les récits potentiels qui pourraient structurer de nouveaux dessins inspirés par l'écriture créative et les plans architecturaux originaux de la Villa Arson. Je suis actuellement en train de développer un atelier à partir de cette recherche.

G. L. : Après cette résidence, quelles directions souhaitez-vous donner à votre travail ?

M. F. : Je réfléchis à des dispositifs dans lesquels le spectateur serait amené à se déplacer pour s'engager pleinement dans l'œuvre, dans une logique de spatialisation du dessin. L'espace extérieur pourrait ainsi, d'une certaine manière, « être contenu » par ces lignes, et le vide pourrait interagir de manière complémentaire avec les œuvres. Je pense également à un projet de performance.

Cet entretien a été réalisé et traduit par Gil Lekh.

Jeudi 6 mars 2025

• 18h - 20h
Open Studio Marta Ferro
Galerie Provisoire

La Villa Arson est un établissement public du ministère de la Culture. Elle reçoit le soutien de la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Département des Alpes-Maritimes et de la Ville de Nice. La Villa Arson est membre de UniCA - Université Côte d'Azur, ainsi que des réseaux L'École(s) du Sud, BOTOX[S], DCA, ANdÉA, BLA! et du réseau européen ELIA.



MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*



UNIVERSITÉ
CÔTE D'AZUR



RÉGION
SUD
PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES



VILLE DE NICE

20 avenue Stephen Liégeard

06100 Nice

tél. +33 (0)4 92 07 73 73

servicedespublics@villa-arson.fr

www.villa-arson.fr